

Métal forever

À l'occasion de la parution le 9 novembre chez Denoël Graphic d'une somme rétrospective sur Métal hurlant, Livres Hebdo a réuni ses trois principaux fondateurs pour un entretien dans l'atelier parisien de Philippe Druillet. Jean-Pierre Dionnet, Druillet et Mœbius témoignent de l'impact à long terme du magazine-culte qui a, il y a trente ans, changé l'avenir de la bande dessinée.

Déboulant comme un ovni en 1975 dans les kiosques, Métal hurlant a, en quelques années, rassemblé et fait émerger la plus formidable concentration de talents que la bande dessinée adulte ait connue. On y a vu, avec Druillet et Mœbius, Richard Corben, Lob, Solé et Nicole Claveloux, Schuiten, Chaland, Serge Clerc, aussi bien que Paul Gillon, Ceppi, Tardi, Caza, Pétilion Margerin ou Jeronaton, Cestac, Tramber, Jano, Dodo & Ben Radis et des dizaines d'autres. À l'occasion de ses trente ans, Denoël Graphic, dirigé par un ancien de Métal, Jean-Luc Fromental, consacre, sous la signature de Gilles Poussin et de Christian Marmonnier, un ouvrage foisonnant à cette entreprise unique qui a non seulement révolutionné la bande dessinée mais aussi profondément influencé une génération de cinéastes et d'écrivains en France et à l'étranger. Pour l'occasion, Livres Hebdo a réuni les trois principaux fondateurs de Métal hurlant, Jean-Pierre Dionnet, Philippe Druillet et Mœbius, alias Jean Giraud, dans l'atelier de Druillet, dans le 14^e arrondissement de Paris.

Il y a trente ans déjà, vous vous retrouviez chez Druillet.

Jean-Pierre Dionnet – C'était le seul qui invitait tout le monde !

Philippe Druillet – J'habitais alors près de la gare du Nord. J'étais un fou du XIX^e siècle et je me rappelais des salons comme celui de Marie-Laure de Noailles. Nous rassemblions des musiciens, des écrivains de science-fiction, des gens de littérature comme Gérard Klein ou Jacques Bergier. Magma était venu. Nous nous voyions une ou deux fois par mois, avec trente ou quarante personnes.

Jean Giraud/Mœbius – C'était extraordinaire, très jouissif.

J.-P. D. – Disons que c'était Théophile Gautier qui invitait Berlioz.

L'ambiance devait être un peu différente...

J.-P. D. – Non. Les soirées chez Druillet ressemblaient aux soirées de Médan. Il y avait des gens qui essayaient de vendre la bande dessinée comme un art, tels Coupury et Moliterni. Ils organisaient par ailleurs les « soirées des Arts-Déco » qu'on appelait les « soirées du Louvre », ce qui faisait qu'on pensait dans le monde entier que nous étions exposés au Louvre, alors que nous n'étions que dans les petites salles à côté. Il y avait des gens de différentes obédiences, dont beaucoup qui n'ont pas participé au lancement de Métal hurlant, comme Mandryka, Christin et Mézières, qui était quand même très heureux à Pilote. Reiser, aussi. Il ne comprenait rien à la science-fiction, mais il était de la même génération que nous et aimait bien l'ambiance. Il y avait un fond musical créé par le disc-jockey Druillet, qui mettait la musique qu'on écoutait à ce moment-là. C'était très propre.

Ph. D. – À l'époque, nous ne marchions qu'à la bière. Nous écoutions Pink Floyd, les Stones, les Beatles, les Doors, et un petit peu de classique de temps en temps : Carmina Burana pour nous réveiller en fin de soirée. Ces réunions correspondaient à un phénomène très simple qui existe dans l'histoire de l'art : quand on a vingt ou vingt-cinq ans, qu'on démarre tous dans le même milieu, on a un besoin de groupe, de rassemblement, avant que chacun ne suive sa route. Aujourd'hui, je suis certain que des élèves des Beaux-Arts ou des Arts appliqués font la même chose.

J.-P. D. – Nous passions aussi des vacances ensemble à l'île de Ré. Il y a d'ailleurs eu une phrase terrible de Goscinny à ce propos. Un jour qu'il avait besoin de joindre l'un d'entre nous, il en avait tellement marre de ce sous-groupe dans son groupe, qu'il a dit : « Appelez-moi le stalag des petits cons. »

Vous travailliez alors tous pour Pilote, qu'il dirigeait. Qu'est-ce qui s'est cassé avec René Goscinny ?

J.-P. D. – Nous lisions les magazines fondés par les auteurs américains, et nous avions nous aussi envie de faire notre canard, comme Crumb. En France, ce qui a tout déclenché, c'est la création de L'Echo des savanes par Mandryka, Gotlib, Bretécher, qui travaillaient également à Pilote.

J. G. – La mayonnaise a commencé à prendre entre Marcel Gotlib, Mandryka, Claire Bretécher... et moi, bizarrement. J'ai participé au premier numéro de L'Echo avec Le bandard fou. En même temps, comme on se voyait beaucoup, Philippe et moi, et que Jean-Pierre était en train de s'agglutiner à la vitesse grand V, tout de suite est venue l'idée de faire une revue de science-fiction. Pilote avait les défauts de ses qualités. Sa première qualité est d'avoir agrégé des auteurs très très différents. Mais cette contradiction nous pesait. Nous devions cohabiter sans distinction et sans hiérarchie avec des gens qui représentaient une façon de faire de la bande dessinée dont nous voulions nous dégager. Cela affaiblissait leur propre travail, car ils étaient environnés par une espèce de liberté, de fantaisie, de folie, de créativité vraiment intense. Et nous, cela nous plombait. Nous étions associés à des machins. Le lecteur ne comprenait pas.

Ph. D. – En même temps, ce journal était un miracle. C'était un hebdo qui dépotait 60 pages par semaine. On allait de l'humour au western, du western à la science-fiction : c'était complètement délirant. Mais, à un moment, nous avons voulu nous regrouper sur un secteur précis.

J.-P. D. – Goscinny voyait cela venir. Comme je parlais sans arrêt de science-fiction, un jour il m'a dit : « Le mieux, ce serait de faire un journal spécifique, car il n'y a pas assez de place dans Pilote. Et pourquoi ne le ferions-nous pas ? » Mais, après, il n'en a plus parlé, et moi non plus.

J. G. – Cela aurait été dangereux. Tout ce qui a été lancé par Dargaud parallèlement à Pilote a échoué. Dargaud n'avait ni les épaules, ni la vision. Nous voulions vraiment nous lancer dans une aventure indépendante. D'autant que nous avions des garanties : moi, j'avais Blueberry, et Philippe avait Lone Sloane. Ça nous a donné les moyens d'aller vers des territoires un peu inconnus.

Ph. D. – Nous avions l'esprit des groupes de rock de l'époque : nous voulions créer notre propre label. C'est vrai que, pour Goscinny, c'était une forme de trahison. René Goscinny était un homme très sensible, auquel nous devions tout. Il avait déjà souffert de la séparation de L'Echo des savanes, qu'il a très mal pris. C'était très dur. Mais nous avions besoin de voler de nos propres ailes, de nous exprimer, même si cela n'a pas toujours été facile de mener une usine à gaz comme Métal hurlant.

J. G. – J'en suis d'ailleurs arrivé à la conclusion qu'on ne peut rien faire si l'on ne sait pas trahir...

Pourquoi ce choix de la science-fiction ?

J. G. – C'était un excitant formidable. Cela nous permettait de sortir élégamment de la névrose française de l'après-guerre liée à l'enrichissement subit du pays. On ne peut pas parler de Métal hurlant sans le situer dans son contexte socio-économique. Un nouveau public apparaissait. Les jeunes bénéficiaient de l'école obligatoire jusqu'à seize ans et allaient plus nombreux à l'université. En centrant notre intérêt littéraire sur une perception planétaire et même interplanétaire, cosmique, nous pouvions parler de nous-mêmes et de la société sans avoir à ressasser les problèmes de la guerre, de l'après-guerre, de la collaboration. Nous pouvions nous extraire de cette soupe empoisonnée sans abandonner la perception de l'humain.

Ph. D. – Et puis il y a eu Mai 68. Avant, nous n'avions pratiquement pas de bouquins en France. Nous étions comme des fous à la recherche de cinéma fantastique ou de SF. Nous n'avions pas de revues. Nous étions comme des parias qui rôdaient la nuit habillés en noir à la cinémathèque ou dans des cinémas de quartier. Et moi je ne trouvais personne pour éditer mes planches. Après 68, nous nous sommes aperçus qu'il y avait un public pour nos délires.

Il y avait quand même eu quelques précurseurs dans les années soixante.

J. G. – Effectivement. Nous, nous avons senti qu'il y avait un nouveau marché. Mais nous avions des prédécesseurs qui étaient un peu prématurés. Il y avait Jean-Claude Forest, Guy Pellaert.

Ph. D. – Jean-Claude Forest est le père de la bande dessinée moderne. Losfeld, qui les a édités, était un homme intelligent mais difficile. D'abord, il ne payait jamais, on s'en doute. Mais je me suis aussi rendu compte que, en produisant de la bande dessinée sous forme de livres tirés de 4000 à 6000 exemplaires pour une élite parisienne, il l'enfermait. Moi, j'ai toujours cru qu'on pouvait faire de la qualité pour le plus grand public. D'où la naissance de Pilote et le combat que nous avons mené avec Métal hurlant.

Dès les débuts de Métal hurlant, les idées fusaient. Les tomates aussi, non ?

J.-P. D. – Il y a eu quelques engueulades, mais assez peu finalement.

J. G. – Nous avons en fait affronté deux épreuves. D'abord notre conflit avec Bernard Farkas (1), puis le drame personnel qu'a traversé Philippe (2). Pour moi, c'est l'explosion atomique invisible qui a boursoufflé l'entreprise.

J.-P. D. – Oui. Alors que nous nous engageons avec Métal hurlant et les éditions des Humanoïdes associés dans une expérience utopique, le réel nous rattrapait pour la première fois. Après il nous a rattrapé dans les comptes. Mais ça on le voyait venir depuis le début.

Ph. D. – La gestion est un métier à part. Nous n'étions pas faits pour l'exercer.

J. G. – Moi, je crois que c'était génial que Métal soit géré de cette manière-là. Il y avait une cohérence absolue. J'aurais été un peu gêné si j'avais vécu une folie, une aventure, une insouciance jubilatoire sur le plan artistique, appuyée sur des comptables en action, un peu cyniques, froids. Au fond, notre mode de gestion était un gage de l'ingénuité, de l'authenticité de notre démarche.

J.-P. D. – Oui, c'était soixante-huitard, c'était utopiste. D'ailleurs, pour ma part, je croyais que, quand on empruntait de l'argent à un banquier et qu'on ne lui rendait pas, on était Robin des bois... puisque c'était pour faire le meilleur journal du monde !

J. G. – Ah, la vache ! Tu ne m'avais jamais dit ça (rires).

J.-P. D. – Nous étions rock and roll au bon sens du terme. Mais tout ce que nous faisons, nous le faisons avec une grande pureté. Nous savions ce que nous voulions réaliser. Heureusement que nous avons été inconséquents sur le plan de la gestion. Car, si nous avions été des gens raisonnables, nous n'y serions jamais parvenus. C'est simple : nos bénéficiaires étaient inférieurs à l'intérêt de l'argent. Le trou ne pouvait donc qu'augmenter progressivement. La nuit, je dormais très mal, j'avais un compteur dans la tête. C'est pour cela que je sortais toute la nuit : pour ne pas le voir.

Les ventes étaient si mauvaises que cela ?

J.-P. D. – Nos livres ont eu du succès, mais toujours plus tard qu'il n'aurait fallu. Même les 5 000 exemplaires du premier tirage de Arzach, de Mœbius, ne sont pas partis facilement. Les ventes étaient décalées. On voyait tout de suite, par exemple, que Margerin avait du talent. Mais ses albums ont mis deux ans pour commencer à se vendre. Quand on pensait qu'un auteur était un auteur d'avenir, on avait raison. Mais il aurait fallu le prendre au sens littéral : il n'était pas du présent ! Généralement, nous voyions juste... avec deux ou trois ans de décalage pendant lesquels les livres ne se vendaient pas. J'ai essayé de gagner de l'argent en faisant des coups sûrs, comme lorsque j'ai racheté Conan le barbare à Marvel. Mais alors là, c'étaient des fours noirs. Dès qu'on faisait un truc pour l'argent, cela ne marchait pas.

Pourquoi êtes-vous passés de la SF à d'autres genres et à d'autres styles, avec des auteurs comme Margerin et même, brièvement, Tardi ?

J.-P. D. – Il y a eu l'influence de Philippe Manœuvre, qui n'était pas BD et qui aimait bien les concepts, comme la BD rock, qu'il a inventée. Certains dessinateurs ne le supportaient pas avec son côté « pieds sur la table ». Mais il avait de l'énergie. Et à un moment où ma pile Duracell commençait à s'éteindre, il en a apporté une nouvelle.

J. G. – Oui. Et il y a une chose que je trouve remarquable, dans l'aventure de Métal hurlant, c'est qu'elle a été menée par des littéraires, ou du moins des gens qui ont une culture littéraire active. Jean-Pierre est quelqu'un qui s'empare de la littérature d'une façon militante, avec conviction, sans compromission à la mode, au respect ou à l'ordre établi. Métal était une revue anarchiste, non dans les principes mais dans les faits. C'était la liberté, la vie, la création permanente. Et nous trois, d'ailleurs, nous continuons à travailler de la même manière.

J.-P. D. – Récemment, j'ai relu tout Métal. Il y a des numéros incroyables où vous avez des proto-raéliens à la Macedo à côté de la militante communiste de base Chantal Montellier, à côté du style Charles Trenet « la banlieue-est-jolie » de Margerin, à côté d'un truc de Jean ou de Philippe. Je me demandais ce que pouvaient bien avoir à se dire un graffiteur comme Max, au dessin à la maladresse extrême, et le strict Paul Gillon. Il y avait une juxtaposition de gens qui n'auraient pas dû se connaître ni se parler.

L'éclectisme réussissait donc mieux à Métal qu'à Pilote ?

J. G. – Pilote était relié à l'ancien monde.

Ph. D. – Les journaux sont directement liés à la vie. A un moment donné, la mayonnaise ne prend plus. Un journal est fait pour naître et pour mourir, comme cela a été le cas pour le fabuleux journal qu'a été L'Assiette au beurre, au XIXe siècle.

J. G. – Oui, c'est d'ailleurs cela que j'aime chez Métal. Il est né, il a vécu et il est mort. La mort de Métal m'a fait mal. Mais, avec le recul, je me dis que c'est vachement bien.

J.-P. D. – Sinon, on serait peut-être devenu un journal normal, avec une formule normale. On aurait sans doute mal fini. Cela dit, ce matin, je pensais aux gens qui n'ont pas eu le temps de travailler à Métal hurlant parce que Métal hurlant s'était arrêté. Parfois, on a fait leur fortune. Je me souviens d'un jeune qui s'appelait Guillaume Aretos, que m'avait présenté Paul Gillon. Il faisait des squelettes de Mickey à la manière de Léonard de Vinci. Il en a publié une demi-planche. C'était sublime. Mais quand je lui ai annoncé que Métal allait s'arrêter, il s'est exilé en Amérique, et il a fait Shrek. Il est arrivé trop tard, mais tant mieux pour lui. Même si Shrek n'est pas du niveau de ses squelettes de Mickey. Cela dit, les derniers arrivés à Métal, comme Beb Deum ou Pirrus, n'ont jamais retrouvé de support. Et ça, c'est terrible.

Qu'est-ce qui a finalement achevé Métal ?

J. G. – Il n'est pas mort au moment où on le croit, mais beaucoup plus tôt. Il y a eu la nuit des morts-vivants. Fondamentalement, le monde changeait. Un journal de ce type ne peut pas s'adapter au monde tel qu'il est et le regarder. Il émet ponctuellement, de manière redoutable, comme une éjaculation.

Ph. D. – Nous étions aussi tombés entre les mains du grand capital et ils nous ont cisailé totalement.

J.-P. D. – On nous a demandé de produire plus régulièrement, ce qui était une connerie. On s'est mis à imiter Dargaud et Glénat dans le rythme et le style de parution. Ce n'était pas une bonne idée. En plus, quand tout le monde a été là, tous les auteurs, et puis que Chaland préférait faire des livres en Belgique avec Pasamonik, que Schuiten avait déjà un pied chez Casterman, etc., ça n'a plus été. Et finalement, à mon tour, je prenais leur attitude aussi mal que Goscinny. Moi aussi j'avais mon « stalag des petits cons » à ce moment-là. C'était une petite bande autour des « lignes claires ». Je voyais Chaland dicter ses pensées à Serge Clerc qui me disait avoir parlé à Ted Benoît, et que Jean-Louis Floch était d'accord... C'était vachement sympa. Mais ça a explosé. C'est la vie. Et aujourd'hui, quand je relis Métal, je vois qu'on ne s'est pas beaucoup trompé.

Ph. D. – On assistait à l'installation des routes de chacun.

Les magazines de BD d'aujourd'hui vous intéressent ?

J.-P. D. – Ce ne sont pas des journaux de bandes dessinées, ce sont des empilements de planches, avec, entre elles, des nouvelles du monde merveilleux de la bande dessinée. En plus, on avait peut-être des défauts, mais on avait aussi des qualités. Quand dans ces revues on demande à un dessinateur de citer son livre préféré, avec un peu de chance cela va être Cent ans de solitude. Son film préféré ? Avec de la chance, cela va être 2001, l'odyssée de l'espace. Son musicien préféré ? Avec de la chance, cela va être Pink Floyd ou Mozart. Ils ne sont pas très inventifs les gars ! Et moi j'en ai vu qui citaient Ludlum ! Nous, nous nous intéressions à tout.

Et la bande dessinée ?

J.-P. D. – Elle est devenue double. Il y a des albums traditionnels, qui sont souvent des enfants de Loisel, avec des trolls. Ils se vendent tous : sans mieux pour eux. Et puis il y a une mouvance qui commence à me gonfler avec, dans le prolongement de (A suivre), L'Association où, à part quelques exceptions formidables comme Sfar, on revient à un dessin noir et blanc. Cette bande dessinée suscite un engouement critique général en opposition à l'autre. On doit choisir : c'est fromage ou dessert !

Vous-mêmes, comment vous situez-vous aujourd'hui ?

Ph. D. – Pendant dix ans, on m'a dit que je ne faisais plus rien. Il a fallu du temps pour que les gens comprennent que j'étais passé dans un autre domaine. Mais sans mépris aucun pour la BD. Avant tout je suis un dessinateur de bande dessinée. Si maintenant je fais aussi de la peinture, de la sculpture ou de la déco, je le dois à la bande dessinée. En clair, je ne suis pas une bonne affaire pour les éditeurs comme pour les galeristes. Car je navigue entre plusieurs activités, en m'investissant dans ce qui me passionne. Chaos est paru en 2000. Il est possible que Delirius 2 ne paraisse qu'en 2007 ou en 2008.

J.-P. D. – Druillet a un univers cohérent mais fermé qu'il a bâti et qu'il peut décliner sur tout support, et j'attends d'ailleurs qu'il fasse aussi des motos. Jean a une main évolutive. Il n'a pas assez changé de nom. Giraud, Mœbius, Gir, cela ne suffit pas. Il peut continuer avec le dessin car je connais 50 Giraud différents et 50 Mœbius différents. Et moi, en tant que passeur-accoucheur, j'accouche maintenant des cinéastes ou je passe des films asiatiques. Chacun fait à son aune.

Ph. D. – Dans ce monde, rester figé est une erreur. De grandes séries anciennes de bandes dessinées s'effondrent à cause de la lassitude de ceux qui les construisent et des lecteurs qui les suivent. Nous faisons un métier de vie. Quand je suis sur ma table à dessin, je ne pense pas à mon public. Je pense à mon travail qui doit être honnête et dans lequel je mets tout ce que j'ai à mettre dedans. Ensuite, en face, on reçoit ou on ne reçoit pas. C'est notre travail. Sinon, autant entrer – sans mépris aucun – dans les télécoms. On doit se mettre en question sans arrêt.

Retrouvez-vous quelque part, dans l'effervescence qui secoue actuellement la bande dessinée, quelque chose de l'esprit Métal ?

J. G. – Les fils se sont dénoués. Métal hurlant est né dans une fièvre un peu magique. Et il a disparu de la même manière. Il relevait d'une urgence très rock. C'est un concert qui a duré dix ans. Dans les librairies actuellement, il y a de la virtuosité graphique. Mais, au niveau scénario, j'ai du mal à voir ce que ça vaut. Et surtout, il n'y a pas de trucs transgressifs comme nous en faisons. Les auteurs d'aujourd'hui exploitent les pistes ouvertes à l'époque.

J.-P. D. – Nous avons en fait un nombre d'enfants dément, mais ils ne sont pas dans la BD. Kassowitz, par exemple, est allé voir Jean. Yann Moix, qui a fait Podium, connaît par cœur Métal, qui

a aussi tout appris à Ravallec. De même Houellebecq, Ganz, Marilyn Manson, Oliver Stone... Et puis le troisième abonné était Alain Resnais, le quatrième était Chris Marker et le cinquième Yves Montand, à qui j'ai fait la connerie de rendre son chèque ! Mais curieusement, les enfants de Métal ne sont pas dans la bande dessinée, sauf peut-être à l'étranger où nous avons influencé Otomo, Cassaday, Frank Miller.

Un jour, je me suis demandé quels dessinateurs j'aurais eu envie de faire travailler si Métal avait continué : Pierre la Police, Carlos Nine, Joann Sfar et Blutch. Peut-être David B. Il y en a seulement quatre-cinq. Alors comment cela se fait-il que tant de talents aient surgi ensemble il y a trente ans : Chaland, Margerin, Jano... Il y a eu un moment magique.

Ph. D. – Il y a de nouvelles générations qui arrivent, et cela me fascine. Mon triumvirat d'aujourd'hui, c'est Sfar, Christophe Blain et Blutch.

Et vous trois, vous vous voyez souvent ?

J.-P. D. – Là, aujourd'hui.

Ph. D. – On se voit peut. Chacun fréquente d'autres milieux. On travaille comme des fous. On a bougé. Mais il y a un lien entre nous qui ne peut pas se détruire.

J. G. – Chaque fois qu'on se voit, on poursuit une histoire.

J.-P. D. – Quand on se revoit, on reprend la conversation là où on l'a laissée. Nous avons été très proches. Nous le restons par la pensée. Mais nous n'avons pas besoin de parler.

Parler de Métal hurlant, c'est raviver des souvenirs d'anciens combattants ?

J.-P. D. – C'est, comme dirait Jean Rochefort, un catafalque ou un enterrement. En tout cas un hommage, donc « mort dans l'année » ! Alors, est-ce qu'on pourrait dire qu'on est toujours vivant ? Il y a des gens qui sont arrivés à Métal plus tard que nous et qui répètent des choses qu'ils ont faites à l'époque. Ils n'ont rien fait de plus. Au moins, nous, les « muppets fondateurs », nous avons continué à évoluer. C'est plutôt bon signe.

PROPOS RECUEILLIS PAR FABRICE PIAULT

PHOTOS : OLIVIER DION

(1) Alors responsable du marketing des livres pour enfants chez Nathan, mais aussi collectionneur de bandes dessinées, Bernard Farkas a participé à la fondation de Métal hurlant au côté de Jean-Pierre Dionnet, Philippe Druillet et Mœbius, qui rompent très vite avec lui.

(2) Le décès prématuré de sa femme, Nicole, a profondément atteint Druillet, dont les relations avec le reste de l'équipe ont alors été durablement perturbées.

Métal hurlant, la machine à rêver (1975-1987), par Gilles Poussin et Christian Marmonnier, 320 pages bichro et quadri, 39 euros, Denoël Graphic. Parution : 17 novembre.